

Jasmine perdue à San Francisco

Avec Blue Jasmine, Woody Allen signe un beau portrait d'une femme ruinée et en perdition interprétée par une Cate Blanchett exceptionnelle.

Jasmine a tout perdu. Son somptueux appartement new-yorkais, sa fortune, ses bijoux, ses relations (on n'ose parler d'amies) et surtout son mari. Ce Madoff en plus jeune s'est pendu dans sa cellule après avoir ruiné beaucoup de gens dont sa veuve. De l'opulence passée restent des valises Vuitton, une ceinture Hermès, quelques tailleurs Chanel et chaussures Vivier. Pour cette quadragénaire qui n'a jamais travaillé et qui considérait que la richesse octroyait des devoirs (laisser de gros pourboires, participer à des galas de charité), le retour au réel est violent. D'autant que l'atterrissage à lieu à San Francisco dans le minuscule appartement de sa sœur Ginger, adoptée comme elle, divorcée et mère de deux enfants. Elle aussi a perdu les économies de son précédent ménage à cause des escroqueries du mari de Jasmine, mais elle ne se plaint pas.

Caissière, entichée d'un petit ami lourdaud, elle oublie que du temps de sa splendeur sa sœur l'ignorait.

Quant à Jasmine (son vrai prénom est Jeannette, bien moins chic), elle cultive ses manières de diva. L'ex-millionnaire fait la leçon à tout le monde, pose en arbitre des élégances même quand elle doit se résoudre à accepter un emploi – secrétaire dans un cabinet dentaire – indigne d'elle. La reine déchue prend des cours d'informatique, s'imagine décoratrice d'intérieur. Grâce à la vodka et une solide consommation de Xanax, elle ne doute de rien. Surtout pas d'elle. Parler à des inconnus ou raconter sa vie dans le vide ne lui fait pas peur. Un bon parti se profile à l'horizon sous la forme d'un diplomate qui rêve d'une carrière politique en Californie. Et si Jasmine redevenait l'épouse modèle et bourgeoise de naguère ?



Cruauté

Blue Jasmine s'inscrit dans la veine noire de Woody Allen et Cate Blanchett endosse la défroque de femme en perdition portée naguère par Gena Rowlands (*Une Autre femme*), Chloë Sevigny (*Melinda et Melinda*) ou Scarlett Johansson (*Match Point*). Le cinéaste excelle dans ce récit cruel d'un déclassement que l'on suit au gré de flash-backs retraçant le passé doré de l'héroïne. Le mépris de classe, l'égoïsme, le culte des appa-

rences trahissent l'emprise de l'argent sur les existences. Les mensonges aident à survivre, du moins un moment.

Aux côtés d'Alec Baldwin, Sally Hawkins (formidable) et de seconds rôles épatants (Max Casella, Louis C.K. dont il faut voir la remarquable série *Louie*), Cate Blanchett signe une composition extraordinaire. Au bord de la rupture, Jasmine titube, mais ne se rend pas. Les regards qui se perdent, les gestes compulsifs, des soliloques angoissants, la voix qui se brise, des lunettes noires en guise d'ar-

mure : tout est juste dans le jeu de la comédienne. Son personnage est souvent odieux, on ne peut s'empêcher de la prendre en affection. Quel gâchis. Des secrets remontent à la surface. Ils sont tranchants. Tout se paie. La solitude est peut-être ici la pire des punitions. La vie ressemble alors à une chanson dont on aurait oublié les paroles. Poignant.

Christian Authier

BLUE JASMINE de Woody Allen avec Cate Blanchett, Sally Hawkins, Alec Baldwin. Durée : 1h38.



Délits d'initiés

Le troisième roman de Flore Vasseur, En bande organisée, plonge le lecteur dans les arcanes de la finance internationale. Percutant et jubilatoire.

Un roman ayant pour matière la crise financière et les mutations à l'œuvre dans la sphère économique-politique : de prime abord, *En bande organisée* pourrait rebuter certains lecteurs craignant thèse et didactisme. Ce serait méconnaître l'art et la manière de Flore Vasseur révélés par *Une fille dans la ville* et *Comment j'ai liquidé le siècle*. Ici, elle met en scène une bande d'anciens élèves d'HEC qui, vingt ans plus tard, se retrouvent au cœur ou dans la périphérie du pouvoir, à savoir par ordre d'importance : finance, communication, politique, presse. Voici Sébastien, Jérémie, Clara, Bertrand, Vanessa, Alison et Antoine, vilain petit canard devenu maître en piratage informatique.

«Depuis le berceau, les écrans les relient à la matrice, ce qu'ils tiennent pour vrai : les médias de masse, la rumeur publique, l'algorithme de Google. Ils sont les meilleurs éléments de la première génération élevée par les marques et la télévision. De très hauts potentiels, les exaltés du Grand Capital, des enfants gâtés, rentiers d'une France qui les a faits et qu'ils détestent de plus en plus», écrit l'auteur en décrivant des créatures dont le roman va révéler, pour certaines, les failles et les ambiguïtés.

Finance d'abord

Cependant, les personnages principaux du roman sont l'Europe et la finance, machines que Flore Vasseur décortique au scalpel, disperse au bazooka. «Maastricht a phagocyté le politique, l'Union monétaire est un échec économique et social. La classe politique actuelle est née avec



le projet de construction européenne. Incapables de se défaire du mythe, elle retarde sa propre implosion, s'enfonçant chaque jour un peu plus dans le n'importe quoi», écrit-elle. *En bande organisée* est un thriller original puisque les coupables sont clairement identifiés : «le personnel politique européen à droite comme à gauche et les banques d'affaires anglo-saxonnes depuis 1995». Leur forfait ? Avoir construit l'Union économique et monétaire sur

un jeu d'écriture, des comptes trafiqués, «un vaste système à la Ponzï». Avoir transformé l'Europe en «produit financier pourri».

Inspiré de faits réels, le roman de Flore Vasseur fait le récit de la démission du politique face à une ingénierie financière ayant conquis tous les leviers du pouvoir. La description du milieu médiatique, en particulier à travers le journal *Business Day*, vise en plein centre : l'exigence de rentabilité conduit à la médiocrité et à l'exploitation de stagiaires, la collusion avec les puissants transforme le titre en machine à fabriquer du consentement. «Il y avait la banalité du mal, il y a maintenant la banalité du renoncement, culturel. C'est un effondrement silencieux, intérieur et collectif, qui mine la révolte en la décrédibilisant avant même son apparition», souligne pertinemment la romancière qui n'épargne personne dans son jeu de masacre.

Au fil des pages apparaît la fragilité d'un système qui demande à être jugé non sur ses résultats, mais par rapport à des ennemis largement fantasmés ou imaginaires : les «populistes», les «nationalismes», la guerre... Quant aux serviteurs du système, ils peinent à effacer leur condition d'esclaves volontaires : «Planqués derrière leur parti, multinationale ou rédaction, ils se tiennent à l'écart de la vraie vie. Leur suffisance masque une docilité extrême. Ils campent devant les portes de ce qu'ils croient être le pouvoir.»

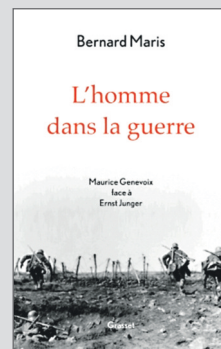
C.A.

EN BANDE ORGANISÉE, éditions des Equateurs, 320 p.

EN BREF

Maurice Genevoix et Ernst Jünger

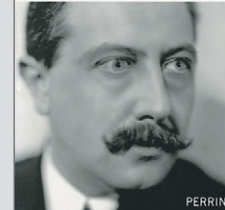
Outre la réédition de son classique *Ceux de 14* (Flammarion, le 2 octobre) et la publication de sa correspondance avec Paul Dupuy (La Table Ronde, le 10 octobre), tous deux préfacés par Michel Bernard, Maurice Genevoix sera aussi le sujet d'un essai de Bernard Maris, *L'homme dans la guerre* (Grasset, le 9 octobre), qui confronte l'écrivain français à un autre grand écrivain ayant relaté son expérience de soldat durant la première guerre : Ernst Jünger.



Bernanos, encore une fois

Philippe Dufay

BERNANOS



Auteur notamment d'une biographie de Jean Giraudoux, Philippe Dufay vient de publier celle de Georges Bernanos aux éditions Perrin, écrivain inclassable, qui s'éleva contre la répression franquiste durant la guerre civile espagnole avant de s'exiler au Brésil où il devint l'une des voix de la France Libre. Chrétien, royaliste, disciple de Drumont et de Maurras avec lesquels il rompit, l'auteur des *Grands cimetières sous la lune* et de *Sous le soleil de Satan* mérite d'être redécouvert. On y revient prochainement.